



**Yod**

Revue des études hébraïques et juives

**14 | 2009**

**La littérature israélienne, miroir d'une société multiple**

---

## La littérature yiddish en Israël

*Yiddish Literature in Israël*

ספרות יידיש בישראל

**Yitskhok Niborski**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/yod/374>

DOI : 10.4000/yod.374

ISSN : 2261-0200

### Éditeur

INALCO

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 183-193

ISBN : 978-2-85831-178-1

ISSN : 0338-9316

### Référence électronique

Yitskhok Niborski, « La littérature yiddish en Israël », *Yod* [En ligne], 14 | 2009, mis en ligne le 31 octobre 2011, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/yod/374> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/yod.374>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 juillet 2021.



*Yod* est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

---

# La littérature yiddish en Israël

*Yiddish Literature in Israël*

ספרות יידיש בישראל

Yitskhok Niborski

---

- 1 « *Onheyb*<sup>1</sup> », « Commencement », paru en août 1928, réunissait des textes d'une dizaine de jeunes auteurs appartenant pour la plupart au courant des pionniers. Quelques-uns étaient dans le pays depuis deux ou trois ans, mais d'autres étaient là depuis six, sept, douze, voire seize années. En 1929, le « Club d'écrivains et journalistes yiddish d'Eretz-Israel » s'ouvrait à Tel-Aviv avec une vingtaine de membres. Au total, jusqu'en 1931, sont arrivés en Palestine 26 hommes et 3 femmes qui étaient déjà des écrivains en langue yiddish ou qui allaient le devenir. Leur âge d'arrivée au pays était en moyenne de 27 ans. Ces chiffres, et d'autres similaires que je donnerai par la suite sont à prendre à titre indicatif. Non seulement sont-ils probablement encore incomplets, mais les statistiques masquent bien sûr la grande diversité des cas individuels. Dans cet ensemble de vingt-neuf, on trouve non seulement des prosateurs et des poètes, confirmés ou en herbe, mais aussi des essayistes et des journalistes, bref : toute la variété des gens de plume. Il y a parmi eux des auteurs bilingues consacrés, comme Uri-Tsvi Grinberg (1894-1981) et Y. D. Berkovits (1885-1967), qui tout simplement, une fois établis en Eretz-Israel, se sont mis à écrire davantage en hébreu et moins en yiddish qu'auparavant, tandis que d'autres allaient seulement commencer à le faire soit en yiddish exclusivement, soit en yiddish et en hébreu. Il y en a qui quitteront le pays au bout de quelques années pour aller chercher des horizons différents tant en Occident, comme Shmuel Izban (Pologne 1905) et Zalmen Brokhes (Russie 1886), qu'en Union Soviétique, comme Lyuba Vaserman (Pologne 1907). D'autres, par contre, parmi lesquels les poètes Yankev-Tsvi Shargel (Pologne 1905) et Arie Shamri (Pologne 1907), resteront fermement attachés à leur terre d'adoption et à leur langue natale jusqu'à leur mort, laissant derrière eux une œuvre impressionnante publiée pour la plupart après 1948. Sans oublier ceux qui sont repartis pour revenir plus tard, comme Avrom Blay-Tsipori (Ukraine 1893), ou ceux qui, comme Levin Kipnis (Volhynie 1894), ne se mettraient au yiddish que très longtemps après s'être fait une renommée en tant qu'auteurs hébreux monolingues.

- 2 La même hétérogénéité caractérise les contingents successifs d'écrivains yiddish qui sont arrivés dans le pays jusqu'à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Mes chiffres ne servent qu'à donner l'ordre de grandeur et l'âge moyen de ces vagues successives d'immigration littéraire. Disons que l'ensemble de la création écrite en yiddish en Eretz-Israël depuis 1910 et en Israël jusqu'à nos jours est le fait d'environ 220 ou 230 personnes. Il m'a semblé judicieux de les classer par périodes en fonction de leur date d'arrivée. Après donc les premiers 29, immigrés jusqu'en 1931 et ayant à l'arrivée en moyenne 27 ans d'âge, les chiffres se présentent comme il suit.
- 3 Entre 1932 et 1951 immigrèrent 96 écrivains ; la moyenne de leur âge à l'arrivée est de 36 ans. Entre 1952 et 1971 ils sont 63 et la moyenne d'âge à l'arrivée grimpe à 51 ans. Entre 1972 et 2000 arrivent 32 écrivains âgés en moyenne de 56 ans.
- 4 De ces chiffres se dégage un profil différent pour chacune de ces périodes d'à peu près vingt ans. Jusqu'en 1931, à une époque où la condition d'immigré venu de l'Europe slave était largement majoritaire dans le *yishuv*, le profil de ces écrivains ne différait pas trop, par leur motivation et par leur âge, de la moyenne des Juifs de Palestine. En 1932-1951, c'est d'abord la montée des fascismes en Europe qui se joint aux convictions sionistes pour pousser vers la Palestine un nombre croissant d'écrivains ; puis arrivent les rescapés du génocide, certains tout au début de la guerre, comme Mordkhe Tsanin (Pologne 1906), mais la plupart après avoir vécu le ghetto, comme Rivke Basman (Lituanie 1925), les camps de la mort, comme Yehiel Feiner (plus connu par son nom de plume K. Zetnik, Pologne 1917), le maquis antinazi, comme Avrom Sutskever (Lituanie 1913) ou l'exil en Union Soviétique comme Binyomen Hrushovski (Lituanie 1928). Leur moyenne d'âge, bien que de presque dix ans supérieurs à celle de la vague antérieure, permet encore aux moins âgés de ces survivants de devenir écrivains seulement après leur immigration en Israël. Si Aron Apelfeld (Boucovine 1935), pour qui le yiddish n'était qu'un pâle souvenir d'enfance, a tout de même sérieusement pesé la possibilité de le choisir comme sa langue de création, d'autres jeunes survivants, ayant le yiddish pour langue maternelle et pour qui l'appel de l'hébreu n'a pas été si déterminant, l'ont fait sans hésiter. Avec la proclamation de l'État d'Israël, quelques auteurs couverts de gloire, monolingues comme Sholem Ash (Pologne 1880) et Dovid Pinski (Biélorussie 1872) ou bilingues comme Zalmen Shneyer (Biélorussie 1886), viennent d'Amérique pour une immigration qui, tout en étant effective, n'a pour la littérature qu'une valeur symbolique. Le contingent 1952-1971 comprend un nombre important d'écrivains yiddish de Pologne poussés à l'émigration par les convulsions politiques de 1956 et de 1967-68, ou d'autres venus avec la grande vague des Juifs roumains des années 1960. À eux il convient d'ajouter quelques jeunes nés aux Amériques et formés dans les écoles yiddish des États-Unis, Argentine ou Mexique, et nombre d'écrivains consacrés des pays occidentaux venus exaucer sur le tard un vieux rêve sioniste. La dernière tranche, de 1972 à l'an 2000, amène en Israël surtout des auteurs de l'Union Soviétique, avant ou après son éclatement. Dans les deux dernières périodes, la moyenne d'âge implique que presque toutes les personnes concernées écrivaient déjà bien avant leur arrivée en Israël et que la plupart avaient déjà publié l'essentiel de leur œuvre avant d'arriver.
- 5 Évidemment, ce tableau plus ou moins statistique ne nous dit rien de la qualité ni de l'importance de la littérature créée par ces hommes et ces femmes. Il ne nous dit pas que parmi les 230 on trouve non seulement beaucoup d'auteurs qui font honneur à la littérature yiddish écrite partout dans le monde, mais aussi certains qui ont apporté une tonalité nouvelle à la littérature israélienne dans son ensemble, ou encore un ou

deux poètes comparables aux plus grands du XX<sup>e</sup> siècle dans n'importe quelle langue. Il n'en reste pas moins que du tableau se dégage la vision d'un ensemble restreint de créateurs parmi lesquels, si l'on trouvait un qui soit né en Israël, il serait l'exception qui confirmerait la règle. Faut-il en conclure que, malgré ses acquis artistiques impressionnants, la littérature yiddish d'Israël n'est rien d'autre qu'une littérature d'immigrés, une activité vouée naturellement à fonctionner en vase clos puis à s'éteindre, étrangère malgré tout à la vraie culture du pays ?

- 6 Oui, mais plutôt non. Les choses se sont passées de manière bien plus complexe, et c'est la recherche israélienne qui décortique maintenant cette complexité. Le confinement de la littérature yiddish dans un ghetto pour immigrés n'était en rien une fatalité. Il a été imposé par le courant idéologique dominant au sein du sionisme. Depuis une vingtaine d'années, des historiens comme Arie Pilavski ou Tom Segev mettent à nu les voies, parfois violentes, parfois ouvertes ou sournoisement répressives, physiques ou psychologiques, par lesquelles une minorité militante a découragé depuis avant la Première Guerre mondiale locuteurs, lecteurs et auteurs de se servir du yiddish. À la même époque, les recensements montrent que le yiddish était encore la langue quotidienne d'au moins 70 % de la population du *yishuv*. Dans les années 1930, des registres de bibliothèques montrent que le nombre des lecteurs réguliers de la presse yiddish venue de l'étranger est à peine inférieur à celui des lecteurs de la presse locale en hébreu. D'ailleurs, les grands écrivains hébreux de la vieille génération — Brener, Bialik, Uri-Tsvi Grinberg — s'opposaient clairement au fétichisme de la langue unique. Mais l'idéologie s'imposa malgré tout. Yael Khaver, chercheuse en littérature, analyse dans un livre consacré à cette question<sup>2</sup> le processus par lequel a été réprimée et occultée l'énorme vitalité que le yiddish et sa littérature avaient en Eretz-Israël jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Elle montre que les formes ouvertes de répression du yiddish ne sont qu'un aspect de la question. Plus efficace est le travail de construction d'un récit, d'un mythe destiné à cimenter la nationalité monolithique rêvée par le sionisme de Ben-Gurion et de Jabotinski, placés les deux pour une fois sur la même longueur d'onde. L'acceptation d'un tel récit implique l'oubli. Non seulement, résume Yael Khaver, faut-il oublier des pans entiers de son identité ; il faut en plus oublier le processus par lequel cet oubli s'est produit. C'est ainsi que l'on en arrive à la version sioniste officielle. Selon celle-ci, l'usage du yiddish et la création littéraire dans cette langue seraient disparus de la réalité israélienne rapidement, sans drame ni trace, par adhésion spontanée de l'ensemble de la population, déjà du temps du *yishuv*, à l'idéal nationaliste de l'hégémonie de l'hébreu. Comme tant d'autres récits destinés à fonder une identité nationale, ceci est faux. Les yiddishophones et leurs écrivains n'étaient pas, jusqu'en 1939, une minorité confrontée, comme aux États-Unis ou en Argentine, à la puissance assimilatrice de la langue locale majoritaire, et l'hébreu était loin encore de constituer une telle langue locale. L'oubli a été précipité pour des raisons idéologiques et a constitué un drame durable, bien que silencieux, pour le plus grand nombre. On peut aisément imaginer que sans la répression dans les faits et sans la pression subtile de l'idéologie incarnée en récit de monolithisme national, les vocations littéraires parmi les masses de yiddishophones auraient été beaucoup plus nombreuses et l'assise de la littérature en yiddish se serait élargie naturellement, au-delà des apports migratoires.
- 7 Malgré tout ce qui s'y opposait, entre 1928 et 1939 verront le jour 19 publications en yiddish : des nombreuses centaines de pages de littérature et critique littéraire. Yael Khaver soutient que la marginalité imposée par l'idéologie aux auteurs yiddish du

temps du *yishuv* a déteint sur leur écriture et l'a enrichie. À la différence de leurs contemporains écrivant l'hébreu, ils ne mettent pas leur écriture automatiquement au service de la construction du récit national. Elle analyse l'œuvre de prosateurs comme Zalmen Brokhes ou Avrom Rives (Pologne 1910) pour montrer comment ils s'abstiennent de glorifier l'image épique du nouvel homme hébreu que la pensée dominante opposait à celle, méprisée, du Juif de toujours.

- 8 À mon avis, l'analyse de Yael Khaver est pertinente aussi pour l'époque postérieure à 1948, qui constitue à proprement parler mon sujet d'aujourd'hui, et cela malgré le changement des circonstances. Après le génocide interviennent en effet certaines inflexions dans l'attitude officielle envers le yiddish. À l'initiative du premier président de la Knesset, Yosef Shprintzak, la Histadrut fonde et finance une revue littéraire en yiddish, *Di Goldene Keyt*<sup>3</sup> (« La chaîne d'or ») qu'elle place sous la direction du poète et combattant antinazi Avrom Sutzkever, arrivé d'Europe en 1947. Cette publication deviendra bientôt la meilleure et la plus prestigieuse dans son genre dans tout le monde yiddish. En 1951 voit finalement le jour la chaire de yiddish à l'Université hébraïque de Jérusalem, qui avait été refusée avec virulence en 1928. Dès la fin des années cinquante se multiplient les publications de livres en yiddish. Trois ou quatre maisons d'édition fonctionneront assez activement durant les trois décennies qui s'ensuivront. Mais cette revalorisation de la littérature yiddish touche pour le moment seulement une élite intellectuelle restreinte. Elle n'affecte en rien le système éducatif et, au-delà, le pays réel, où le vaccin de l'oubli inoculé depuis un demi-siècle fait encore tout son effet. Ce qui s'écrit en yiddish, la culture majoritaire d'Israël ne le sait pas, ne le voit pas.
- 9 De même que pour les écrivains yiddish du temps de la deuxième ou troisième *aliyah*, les auteurs yiddish de l'État d'Israël ont été affectés et parfois grandis par leur marginalisation. Bien sûr, ils ont presque tous écrit leur émotion d'être dans l'État juif, leurs sentiments face au paysage du pays et à son passé, leur perception des vicissitudes de la vie et de l'histoire en Israël. Bien sûr, l'œuvre individuelle de chacun a ses propres qualités qu'il faudrait souligner. Mais le cadre très limité du présent exposé m'empêche de donner ne serait-ce qu'un survol de la grande variété des sujets, des styles, des défis esthétiques auxquels les différents auteurs se sont mesurés. Je renoncerais donc même au plaisir de parler de quelques excellents écrivains actuels comme Lev Berinski (Bessarabie 1939) ou Mikhoel Felsenbaum (Ukraine 1951) et me bornerai à donner quelques exemples du traitement de la question de la mémoire chez certains des écrivains antérieurs, victimes de l'oubli collectif programmé.
- 10 Yankev Fridman, né en Galicie en 1910, immigré en 1949, mort en 1972, a été un poète exceptionnel, et c'est en Israël qu'il a écrit et publié l'essentiel d'une œuvre qui aurait dû le hisser aux premiers rangs de la littérature israélienne, tant est inspirée et novatrice sa manière de chanter la condition humaine et la condition poétique avec les instruments fournis par son éducation hassidique et mystique. Le sentiment d'étrangeté du poète yiddish dans l'État juif est chez lui un sujet fréquent, mais pas le principal. Son poème « *a lid vegn khelemer melamed, beys-mekhes un shabes-shire*<sup>4</sup> » emprunte le schéma classique de la blague sur le Juif immigrant en Israël et confronté au fonctionnaire de la Douane. Or ici il ne s'agit pas d'un juif quelconque, mais de l'instituteur, le *melamed* de la ville de Khelem, personnage folklorique symbolisant une naïveté qui frôle tantôt l'idiotie, tantôt la génialité. Il attend son tour à la Douane, portant comme seul bagage une paire de cages dont un voile empêche de voir le

contenu. Il tremble devant le *yidisher srore* (« le grand seigneur juif »), type humain qu'il n'a encore jamais rencontré. Sommé de dévoiler les cages, le *melamed* laisse voir qu'elles contiennent des oiseaux, et explique que les enfants de Khelem avaient coutume de jeter des graines aux oiseaux pour *shabat shira*, et que maintenant, vu qu'à Khelem il n'y avait plus d'enfant juif, il apportait ces oiseaux orphelins là où ils pourraient en rencontrer. Le poème se clôt au moment où le *melamed* perçoit que le grand seigneur juif, tout sévère qu'il paraît, essuie une larme. Mais nous ne saurons pas si, malgré cette larme, il laissera entrer les oiseaux, ni sous quelles conditions. Le poème nous parle du désir ardent de transférer aux Israéliens, surtout aux jeunes, cette essence éminemment volatile et mouvante, poétique et ingénue, dont serait fait l'esprit du Juif diasporique. Le fonctionnaire de la douane représente peut-être une certaine fraction de l'establishment sioniste très attachée à la littérature yiddish sur le plan personnel (pensons à Shprintsak, déjà mentionné, ou au président Zalman Shazar, né en Biélorussie en 1889, poète yiddish jusqu'à son dernier souffle), mais pas disposée à la laisser s'implanter dans le tissu vivant de la culture du pays.

- 11 Chez le prosateur Yosl Birshteyn l'inadéquation à l'image officielle d'Israël et la revendication de la mémoire prennent des allures tantôt cachées, tantôt ouvertes. Arrivé en 1950 à l'âge de 30 ans, il a consacré des livres à chacun des trois milieux israéliens où il a vécu et travaillé : le kibboutz, la Tel-Aviv des banques et des spéculateurs, et finalement Jérusalem. De livre en livre, il peaufine l'originalité de son écriture, où l'unité constituante du texte semble être non pas le mot, mais l'épisode. Tout comme dans le discours courant on trouve à plusieurs reprises le même mot, mais chargé de fonctions et d'acceptions qui peuvent varier, on trouve dans chaque narration de Birshteyn des épisodes qui étaient déjà ailleurs, mais dans un ordre différent, chargés d'autres fonctions, servant ensemble pour raconter une autre histoire. C'est comme si face à l'injonction de l'oubli se dressait l'ambition de tout rappeler et de faire en sorte que rien ne puisse être raconté sans rappeler tout le reste. Le roman *af shmole trotuarn*<sup>5</sup> (par les sentiers étroits), paru en 1958, est l'un des premiers en Israël à rompre avec l'image idéalisée du kibboutz. La question de la mémoire est centrale dans son roman *der zamler*<sup>6</sup> (Le collectionneur). Le héros, grand admirateur de Sholem-Aleykhem, rêve de construire un musée à sa mémoire. Dans une ville agitée par la spéculation boursière effrénée, où l'argent possédé ou convoité est à la source de mille histoires croisées, il entreprend une quête folle de financement et meurt en riant au moment où on lui annonce enfin l'octroi du prêt bancaire dont il avait besoin. À travers de la figure de Sholem-Aleykhem, Birshteyn rend hommage à la culture yiddish et au pied de nez adressé par la réalité des Juifs de Tel-Aviv au rêve réducteur de l'Hébreu nouveau.
- 12 Je voudrais terminer sur un petit texte d'Avrom Sutskever. Immense poète, sa vision d'Israël est tissée dans un grand nombre de poèmes courts ou longs. Elle ne saurait être isolée des caractéristiques générales de son art poétique, à commencer par sa perception mystique de la nature et du paysage. Mais justement ce petit texte écrit en 1958, qui semble tenir davantage de la plaisanterie ou de la boutade que de la poésie me paraît très significatif pour l'aspect que je suis en train d'évoquer.

**פּאָעט ייִדישער**

אַ ווילער ייִדישער פּאָעט / וואָס האָט אַן אייגן פנים, / יאַוועט זיך צו מיר / אין סאַמע  
 געטלעכן באַשאַף : / איך האָב מיט מזל אַנגעשריבן שוין / מיין עפיטאַף, / טאַקע דאָ,  
 אין תל-אַבֿיבֿ, / און אַחרי מאה שנים / וויל איך מ'זאָל אים אויסקריצן / געדולדיק אויף  
 מיין שטיין. / זאָגט מיר אַ נאַטאַריוס : / ניין ! / קוים ווילסטו שטאַרבן רוֹיק, / ניט  
 נערוועיש, / מוזסטו פֿידלען אויף דיין סטראַדיוואַריוס / אויף העברעיש. / געוואַלד, איך  
 וועל דאָך טויטערהייט / פֿאַרשילטן זיך דאָס לעבן ! / ס'וועט קומען פֿון אַמעריקע אַ  
 ייד, / וועט ער די בלומען / לייגן אויף אַן אַנדערן, / צו מיר וועט ער ניט קומען. / גיב אַן  
 עצה, ס'שפּאַלט זיך מיר דער שאַרבן ! / און איך האָב אים געענטפֿערט קלאַר : / שוין  
 ציט געדענקען, אַז עס טאַר / אַ ייִדישער פּאָעט ניט שטאַרבן.

**poète yiddish'**

*Un gentil poète yiddish / qui a son visage à lui, / se pointe chez moi / au beau milieu de la  
 divine tâche créatrice. / « J'ai déjà heureusement écrit mon épitaphe ; / oui, ici à Tel-Aviv, /  
 et lorsque mon jour sera venu / je veux qu'on le grave / patiemment dans la pierre. / Mais  
 un notaire me dit : / Nenni ! / Si tu veux mourir tranquille, / pas malheureux, / violone de  
 ton Stradivarius / en hébreu ! / Pitié ! Si je le fais, une fois mort / je maudirai ma vie ! /  
 Mettons qu'un Juif vienne d'Amérique, / les fleurs, il les laissera sur quelqu'un d'autre / et  
 pour moi, bernique ! / Conseille-moi, mon crâne se délite ! » / À quoi j'ai répondu tout net : /  
 pour un poète yiddish, tu sais, / c'est clair : la mort est interdite.*

- 13 Ce conseil donné, il y a un demi-siècle à son alter ego de poète yiddish, Sutzkever l'a suivi à la lettre, puisqu'il s'achemine, toujours vivant, bien que très malade, vers son quatre-vingt-seizième anniversaire. Mais peu importe son cas personnel. Je pense que cette interdiction de mort pour la poésie yiddish vaut, en réalité, une prescription de vie pour la culture israélienne. Ce Juif qui viendrait d'Amérique, son bouquet à la main, cherchant à fleurir la tombe d'un poète yiddish, vient témoigner de la soif d'universalité de la littérature yiddish, de son esprit mouvant et inquiet, et c'est surtout cet esprit qui ne devrait jamais faire défaut à la culture israélienne. Permettez-moi donc de prendre le contre-pied de l'idée exprimée par plusieurs collègues pendant notre colloque, qui croient désirable le jour où dans la littérature israélienne il ne sera plus question des origines ni des différences. Je ne le pense pas. Pour son plus grand bonheur, la littérature israélienne est, elle aussi, encore largement et pour longtemps une littérature d'immigrés et d'enfants d'immigrés. Dans dix ans, il ne faudra pas trop s'étonner si on découvrait, à l'occasion des colloques culturels organisés pour le soixante-dixième anniversaire de l'État d'Israël, un grand sujet aujourd'hui insoupçonné : l'apport littéraire des Israéliens expatriés, cette nouvelle Diaspora qui gagne d'année en année en consistance. Et l'on pourra alors dire que le poète yiddish d'Israël est toujours vivant, même si on devait constater (j'espère ne pas le vivre) que les poètes yiddish au pluriel sont tous disparus.

**BIBLIOGRAPHIE**

- BIRSHTEYN, Yosl (1958), טראַטוואַרן שמואַלעאויף (*Par les sentiers étroits*), Tel-Aviv.  
 BIRSHTEYN, Yosl (1985), זאַמלערדער (*Le collectionneur*), Tel-Aviv.

FRIDMAN, Yankev (1974), « ליד וועגן כעלעמער מלמד, בית-מכס און שבת-שירה א », in און לידער און פאָעמעס, Tel-Aviv.

KHAVER, Yael (2005), *החדשבישוידיש-לשכוחשחייביסמה*, Tel-Aviv.

SUTZKEVER, Avrom (1982), *כתב-ידיונגעאון אלטעסון*, Tel-Aviv.

## NOTES

1. אָנהייב.

2. Voir : Khaver (2005).

3. די גאָלדענע קייט.

4. אַ ליד וועגן כעלעמער מלמד, בית-מכס און שבת-שירה dans לידער און פאָעמעס, Tel-Aviv 1974, vol. II, p. 250.

5. Voir : Birshteyn (1958).

6. Voir : Birshteyn (1985).

7. Voir : Sutzkever (1982), p. 47.

## RÉSUMÉS

La littérature yiddish en Israël. Peu de temps après la Première Guerre mondiale, quand la littérature yiddish a commencé à être écrite et publiée en Palestine, un auteur écrivant en yiddish n'était pas très différent du Juif Palestinien moyen, puisque la majorité de la population juive sur place était relativement jeune, récemment immigrée et, au moins par ses origines, parlait le yiddish. Ceux, qui ont choisi d'écrire en yiddish, approuvaient généralement les idées sionistes et pensaient légitimement, que leur choix ne les excluait ou ne les marginaliserait en aucune façon, car parmi les Juifs en Palestine à cette époque il n'y avait aucune autre langue majoritaire. C'est la pression idéologique exercée par les autorités sionistes (et plus tard israéliennes) qui a mené la langue et la littérature yiddish dans un ghetto de « culture immigrée ». Cela a été fait dans la volonté d'établir le mythe d'une nation monolithique basée sur l'hébreu moderne, qui est en effet devenu la langue dominante. Néanmoins, la littérature yiddish, même dans son déclin, a beaucoup plus à dire à la société israélienne que la création appauvrie d'une minorité purement culturelle.

Shortly after World War I, when Yiddish literature began to be written and published in Palestine, an author writing in Yiddish was not very different from the average Palestinian Jew, since most of the Jewish population of the land were relatively young, recent immigrants and, at least by their origins, Yiddish-speaking. Those who chose to write in Yiddish generally endorsed Zionist ideas and thought, legitimately, that their choice would in no way exclude or marginalize them, because among the Jews in Palestine at that time there was no other majority language. It was the ideological pressure exerted by Zionist (and later by Israeli) authorities that forced the Yiddish language and literature into a ghetto of “immigrant culture”. This was done out of a desire to establish the myth of a monolithic nation based on modern Hebrew, which eventually became the dominant language. Nevertheless, Yiddish literature, even in its decline, has far more to say to Israeli society than the impoverished creation of a mere cultural minority.



זמן קצר לאחר מלחמת העולם הראשונה, כשספרות היידיש החלה לצאת לאור בפלשתינה, דבר לא הבדיל בין הסופר האידי והיהודי איש פלשתינה, היה זה אדם צעיר, מהגר ובדרך כלל דובר יידיש על פי מוצאו. סופרי היידיש הסכימו במרבית המקרים עם האידאולוגיה של הציונות העובדת ולא ראו ביצירה ביידיש תופעה שולית בחברה היהודית, שעדיין לא היתה לה שפה אחת שלטת. על מנת לחזק את הנרטיב הלאומי המונוליטי, הרשויות הציוניות שהפכו עם הזמן לישראליות, דחפו את היידיש למעמד של "שפת גטו". עם זאת, ספרות היידיש, אפילו כיצירה מינורית ההולכת ונעלמת, יש בה כדי לספר על החברה הישראלית יותר מכלל ספרות מינורית אחרת.

## INDEX

**Index chronologique** : vingtième siècle

**Index géographique** : Israël

### מילות מפתח

ספרות יידיש, פרות, המאה העשרים, החברה הישראלית, השתלבות, ישראל, אברום:

סוצקבר, תרבות המיעוט

**Mots-clés** : Sutzkever Avrom (1913-2010), Birshteyn Yosl, Fridman Yankev (1910-1972), littérature yiddish, intégration, société israélienne, minorités culturelles

**Thèmes** : littérature

**Keywords** : literature, twentieth century, Israeli society, integration, Yiddish literature, Israel, Sutzkever Avrom (1913-2010), Birshteyn Yosl, Fridman Yankev (1910-1972), cultural minorities